Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

Band: - (1922)

Heft: 75

Rubrik: Literary page

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, &c. with regard to this page shou d be addressed to the "Literary Editor."

THE WEEK OF BATTLES.

There are two days of next week which are connected with important battles of Swiss history. November 15th is the date of the Battle of *Morgarten*, the first great test of the newly founded alliance of our forefathers in which they evinced their indomitable strength, so that this deed was marvelled over throughout the German Empire. Below will be found an account by Johannes von Müller in his "Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft." This book went a long way towards inspiring the degenerate Swiss of the second half of the eighteenth century with a new pride and a rejuvenated national conscience. To please our French speaking compatriots we print the account in the first French translation of the book which appeared in 1794 at Lausanne. This may be held responsible for the somewhat old-fashioned spelling which, for the sake of curiosity, we have not thought necessary to alter.

The second battle of next week is the Battle of *Héricourt* or "Erikort," as it is styled in the German-Swiss chronicles. It occurred on the 13th November, 1477, and marks the beginning of the period of European expansion of the old Swiss, which concluded in the retreat of Marignano in 1515, of which we heard recently in connection with the Schinner anniversary. The Battle of Héricourt more particularly was the beginning of the Burgundian War, a war which was only to end with the death of Charles the Bold. Héricourt is a small town north-west of Porrentry, which was besieged by German, Austrian and Swiss detachments from the 8th of November onwards. The actual battle was fought on November 13th against an army under Heinrich of Neuchâtel, who approached with 12,000 men in order to relieve the town. The courageous victory of the Swiss and their Allies showed the Burgundians for the first time what nasty fellows their Alpine opponents were. The immediate result was the capitulation of Héricourt. Beneath is the end of a very long poem which Veit Weber of Freiburg (Brisgau) wrote about this memorable campaign. It is typical of the battle songs of this time.

* * *

L'aube du quinze novembre 1315 commençoit à paroître. Bientôt les premiers rayons du soleil éclairèrent les casques et les cuirasses des chevaliers et des Seigneurs ennemis. Aussi loin que l'oeil pouvoit s'étendre, on ne découvroit que les lances, on ne voyoit que cette armée, la première qui au rapport des historiens, eut entrepris de pénétrer dans les Waldstettes. Les Suisses, agités de passions diverses, l'attendoient à l'entrée de leurs limites. Montfort de Tettnang conduisit la cavalerie dans le défilé; en peu d'instans, le chemin qui sépare la montagne et le lac, fut rempli de cavaliers, dont les rangs se pressèrent de plus en plus. Tout-à-coup, du haut du Morgarten les cinquante bannis firent rouler de grosses pièrres en poussant des cris effroyables, ou les lancèrent d'un bras vigoureux sur ces troupes qu'ils dominoient. Les treize cens hommes qui étoient sur le Sattel ayant remarqué l'épouvante et le désordre de la cavalerie, descendirent en bon ordre, prirent l'ennemi en flanc, brisèrent les armures à coup de massues, et se servirent de leurs longues hallebardes pour frapper ou blesser suivant l'occasion. Rodolphe de Habsbourg-Lauffenbourg, trois barons de Bonstetten, deux de Holwyll, trois d'Unkon et quatre de Tokenbourg, deux Gessler et Landenberg, périrent dans dette journée mémorable. Les Suisses eurent à regretter Walter, fils du cousin de Furst, Berroldigen et Hospital, qui, malgré son fils, avoit embrassé la cause de la liberté. La cavalerie ne pouvoit faire aucun mouvement dans ce passage étroit, sur des chemins à demi gelés; l'infanterie demeurée en arrière, étoit à peine instruite de ce qui se passoit; l'effroi qu'inspiroit aux chevaux ce genre inusité de combat, en faisoit précipiter une multitude dans le lac, et ce qui restoit de l'élite de la noblesse se voyoit de plus en plus menacé d'une mort inévitable. Enfin la cavalerie recula et l'infanterie ne put lui donner passage. Les Suisses achevèrent ceux qui ne furent pas foulés aux pieds de leurs compagnons. Tous les Zuricois périrent à leur poste. Un homme qui connoissoit le pays, sauva Leopold par des chemins détournés. Il gagna Winterthur, la tristesse dans l'ame et la pâleur sur le visage.

Toute l'armée Autrichienne prit la fuite dans le plus affreux désordre, et en moins d'une heure et demie, grace à leur courage, grace à l'intelligence avec laquelle ils avoient profité de l'embarras de leurs ennemis, les Suisses remportèrent une victoire complette, sans l'avoir achetée par une perte considérable.

Strassberg que les Underwaldiens ne soupçonnoient guère si près d'eux, s'avança le même jour sur le mont Brunig et entra dans le pays à la tête de quatre mille hommes. De Lungeren, il alla, sans éprouver beaucoup de résistance, à Saxeln, à Sarnen, et jusqu'à la baye d'Alpnach, dans le lac des Waldstettes, pendant que la milice de Lucerne essayoit de débarquer à Burgistad. Les Oberwaldiens se hâtèrent d'envoyer demander du secours à Stanz. Leur messager rencontra celui d'Underwald qui venoit leur dire de marcher vers Stantz contre les Lucernois. Le peuple se partagea aussitôt en deux troupes; et sans s'effrayer du péril, disposa tout pour arrêter l'ennemi. L'une des principales mesures fut de rappeller les trois cens Underwaldiens qu'on avoit fait passer à Schwitz. Le porteur de cet ordre apprit en dévarquant à Brunnen le triomphe de la matinée. Tous les ennemis avoient disparu; la plupart des guerriers étoient revenus au bord du lac des Waldstettes, jouir de l'hospitalité que les paysans s'empressoient de leur offrir. Les Underwaldiens montèrent sur le champ dans leurs barques. Ceux d'Uri et de Schwitz leur témoignèrent le désir d'aller avec eux délivrer leurs campagnes de l'invasion dont elles étoient menacées; mais jaloux d'exécuter seuls cette prouesse, ils alléguèrent pour colorer leurs refus, qu'il n'étoit pas fait mention des confédérés dans l'ordre de leurs magistrats. Il fut cependant impossible de retenir cent hommes de Schwitz. Ainsi quatre cents hommes se mirent à voguer par un vent favorable et avec la plus grande rapidité débarquerent à Buchs, et occasionnèrent une telle déroute parmi les Lucernois, que plusieurs perdirent la vie dans les flots. Les libérateurs de Stantz, coururent sans délai vers l'Oberwald, dont les habitans étoient postés près de Kerns. Ceux-ci apprirent avec joie la défaite de la noblesse, et tous marchèrent sur Alpnach, où Strassberg venoit d'arriver. D'habiles généraux ont remarqué que les yeux et les oreilles sont toujours vaincus les premiers, l'évènement de cette journée confirma leur observation. Le comte entendant les cris de victoire, et voyant flotter les étendarts d'une troupe qu'il savoit avoir été à Schwitz, ne douta point du malheur de Léopold, et vit tout d'un coup le seul parti qui lui restoit à prendre. Il commanda à ses gens de rétrograder; et pour couvrir leur retraite, il tâcha de retenir les Unterwaldiens avec quelques soldats. Mais une blessure qu'il reçut à la main droite devint pour tous les siens le signal de la fuite; ils gagnèrent Lucerne de montagne en montagne. Dans ces combats, comme dans la plupart des guerres des confédérés, leurs ennemis eurent toujours sur eux l'avantage de la supériorité du nombre; mais il faut avouer aussi que la frayeur ou l'adulation, l'ignorance ou le projet impardonnable d'en imposer à la postérité, ont engagés divers auteurs, ainsi qu'il est arrivé de nos jours, à grossir la multitude de ces ennemis, et à diminuer le nombre de leurs propres guerriers. L'un des plus grands écrivains qui ait existé, Salluste dédaigna avec raison ces détails numériques dans son histoire Romaine. Il n'importe pas plus de connoître précisément la liste des morts; pour bien juger des victoires, c'est par leurs suites qu'il faut les apprécier.

* * *

Do man erstach die summe
und lagen in blutes floss,
da kart man sich wider umbe
gen Erikort zu den floss
und schoss man noch vil me daran
Die ir helfer solten sin gewesen,
die lagen uf dem plan.

Si wurden des bald innen
zu Erikort in dem sloss;
da stunden si zen zinnen
und ruften ein friden haruss
und baten durch got mit worten suss,
dass man si wolt ufnemen
und in das leben liess.

Der adel der was gutig
und auch darzu die stet,
si wolten nit sin wutig
der bitt, so man in tet:
Vierthalb hundert liess man zem sloss haruss;
das venli von Oesterriche
stakt man zum höchsten uss.

Vil kürisser was darunder
mit aller iro hab,
es was ein selzen wunder,
dass man si nit zoch ab;
man nam in weder gross noch klein
Do man das sloss besatzte,
do zoch man wider heim.

Tusent und vierhundert jar
und vier und sibenzig man zalt
sider Christus geburt fürwar,
da man die Walchen valt,
uf Sonntag nach sant Martus tag
nit verr von Erikorte
da ist beschechen die slacht.

Der uns die liedli hat gedicht
von dism zug so klug,
der was selber bi der geschicht
da man die walchen erflug;
Vit Weber ist ouch er genant,
zu Friburg in Brissgowe
ist er gar wol erkannt!

Sprichwörter.

We si nit cha schicke, het au nit z'bicke.

Schribe tuet blibe.

DIE DEUTSCH-SCHWEIZERISCHE DIALEKTDICHTUNG.

Von PAUL LANG.

Braucht es die Daseinsberechtigung der Dialektdichtung zu erweisen des Hinweises auf Autoritäten? Etwa auf Goethe, der sagte: "Der Dialekt ist das Element, in dem die Seele ihren Atem schöpft"? Braucht es des Hinweises, dass der Dialekt, so wie er von unserm Volke geübt wird, verhindert, dass zwei Klassen, streng durch Sprache geschieden, in ihm entstehen, wie es in diesem Lande oder in Deutschland mancherorts der Fall ist? Der Dialekt ist der sprachliche Ausdruck der demokratischen Idee. Wenn auch die Kirche eine Ausnahme macht, wenn auch in Momenten grösster seelischer Ergriffenheit das Schriftdeutsche beansprucht wird, im Privatverkehr herrscht bei uns die sprachliche Gleichheit, in der Kinderstube, in Werkstatt oder Fabrik, in Garten, Feld und Vereinslokal. Die gleiche Atmosphäre umfängt uns allerorten.

Der Dialekt, wenn er so bindet, trennt freilich auch. Er markiert scharf die nordöstliche Grenze. Er hindert das kritiklose Absorbieren der Einflüsse der gleichsprachigen, besser, in gleicher Schriftsprache schreibender, Kultur. Im Kriege waren wir froh, es bekennen zu dürfen: Wer keinen Schweizer-Dialekt kann, ist kein Schweizer.

Der Dialekt also gibt uns Halt und Mark, befestigt täglich und stündlich das Gefühl der Eigenart und Andersart. Beträchtlich tiefer und wirksamer als bloss die formale Demokratie. Davon sind wir in Gottes Namen nicht mehr Generalpächter, nachdem Deutschland, Oesterreich, Polen und die Tschechoslowakei Republiken geworden sind, nachdem Initiative und Referendum ihren Siegeszug durch alle Länder antreten — nachdem Irland sogar teilweise das System unserer Exekutive nachahmen will. Mehr denn je ist der Dialekt heute das, was dem gemeinen Manne deutlich zeigt, dass trotz Zeitungen und Predigten in Schriftdeutsch etwas besteht, das uns klar als eigenartig erkennen lässt.

Man braucht sich also nicht zu wundern, dass der Dialekt sich gerade dann zu wehren anfing, als er im innersten Wesen bedroht wurde. Die letzten zwanzig, dreissig Jahre, die Jahre der schärfsten 'pénétration pacifique' vom Norden her, haben eine deutlich erkennbare Renaissance der Dialektdichtung hervorgerufen. Während früher die naive Dichtung "aus dem Volke herauf" häufig gleichbedeutend war mit Dialektdichtung, diese Literatur somit im Formalen eine ziemlich tiefe Stufe nicht überwand, dichten und dichteten in der letzten Generation im Dialekt kulturell so hochstehende Persönlichkeiten wie Universitätsprofessor Ad. Frey, Frl. Dr. Marg. Plüss, Frau Elli Hämmerli-Marti, Kantonsschullehrer Jos. Reinhart, Universitätsprofessor O. v. Greyerz.

Die neuerliche Blüte, die wir freilich noch stärker wünschen, war demnach die Antwort all des Trutzigen, Selbstbesinnlichen, das in unserm Volke lebt, auf die kulturelle Ueberflutung vom Norden her. In dem Masse, in dem die deutsche Kultur, — an der die deutsche Schweiz unbestritten Teil hat, der sie aber auch vieles gegeben hat — dem Dünkel borussischer Zentralisatoren und Organisatoren verfiel, in dem Masse, als Berlin beanspruchte, den Ton auch in kulturellen Dingen anzugeben und das wilhelminische Reich seine Aufsaugungstendenzen auch auf diesem Gebiete auszuwirken begann und mehr als einmal das Wort von der deutschen Schweiz als einer "deutschen Provinz" prägte, in dem Masse begann eine Schar Leute bei uns sich auf das zu besinnen, was uns eigentlich und ausschliesslich zugehört — den Dialekt. Wohl waren sich alle bewusst, dass es nur ein auch sein könne, dass die Zeiten verbei sind, wo wir ein eigenes, unabhängiges Sprachgebiet bilden könnten, dass wir den Kontakt mit dem grossen gemeindeutschen Sprachgebiet nicht abbrechen dürfen. Aber neben der Allmend, auf der wir uns mit den Deutschen und Oesterreichern tummeln, wollten sie wenigstens versuchen, unser Privatgärtlein so schön wie irgend möglich mit selbstgepflanzten Blumen auszuschmücken.

Dass die Wertschätzung des Dialektes tatsächlich eminent mit dem politischen Selbsterhaltungstrieb verknüpft ist, geht auch daraus hervor, dass sie im Verlaufe des letzten Jahrhunderts sozusagen von Jahrzehnt zu Jahrzehnt zunimmt. Im 18. Jahrhundert missachtete man ihn bei uns in der sogenannten guten Gesellschaft und affektierte französisch zu sprechen und zu schreiben, weil das die Sprache der stärksten angrenzenden Grossmacht war. Und nicht nur in Bern und Basel war das so, obschon dort am stärksten, auch noch Johannes von Müller, der schweizerische "Herodot" oder "Tacitus" — der Begründer der neueren Schweizergeschichtschreibung — nannte unsere Muttersprache ein "abscheuliches Patois, das man so bald als möglich hinauswerfen müsste." Zum Teil war schuld daran eine verkehrte wissenschaftliche Theorie, nach der man den Dialekt als eine Art "verderbter" Sprache ansah. Zum andern Teil aber hatte freilich die herrschende Schicht im 18. Jahrhundert ihr Möglichstes getan, im Heldenvaterland zwei Schichten auszubilden, regimentsfähige und nicht regimentsfähige. Das 19. Jahrhundert hatte dem demokratischen Geist erst wieder einmal die Wirklichkeit zu erobern, zugleich aber, wie gesagt, den Kampf aufzunehmen gegenüber den Rassen und Sprachfanatikern, deren Theorien unserm, auf drei Kulturen ruhenden, Staatsbewusstsein lebensgefährlich sind. Aus zwei Quellen genährt, dem Gefühl der Volkseinheit und der Volkseigenheit, musste so die Achtung vor dem Dialekt steigen.

Zwar den konservativen Zug, der dieser Bewegung innewohnt, dürfen wir nicht übersehen. Natürlich richtet sie sich gegen die Modernisierung, die Verflachung der Städte. Natürlich ist das Land deren Hort. Damit aber ist das Niveau, das künstlerische, in Gefahr. Denn Dialekt schreiben natürlich alle die, die nichts wesentlich Neues auszudrücken haben, die nicht wünschen, weiter als innerhalb des Dorfbezirkes verstanden zu werden, die froh sind, den Umweg über die fremde und schwierige Zunge nicht mitmachen zu müssen. Die Kinderstubenliteratur im Dialekt ist künstlerisch durchschnittlich nicht besser, zwar auch nicht schlechter, als die im Schriftdeutschen. Sie überwuchert aber im Dialekt oft allzusehr. Doch nun sind neben viele überflüssige Reimer auch ein paar Dichter getreten. Wir haben das Recht, von einer Literatur zu reden.

(Fortsetzung folgt.)